

Il persuada ainsi à presque tous les clans d'Amakosa de réunir leurs forces pour attaquer ensemble Graham's-Town, le chef-lieu des établissements anglais. Au jour dit, il passa en revue leur armée, réunie dans les forêts qui bordent le grand *Fish-River*, (fleuve du poisson) : il se trouva à la tête d'environ neuf ou dix mille hommes. Alors, selon un usage respecté parmi les guerriers cafres, ils envoyèrent au commandant anglais, le colonel Willshir, un défi dont les termes portaient "qu'ils déjeuneraient avec lui le lendemain matin."

Le lendemain matin cette multitude ne manqua pas à l'invitation qu'elle s'était faite ; à la pointe du jour elle fondit sur Graham's-Town. Le saint espoir dont Makanna avait rempli leurs âmes, l'intrépide courage qu'il leur avait inspiré, rendirent la lutte acharnée et sanglante, mais non victorieuse ; le feu du canon et de la mousqueterie faisait un épouvantable ravage dans ces masses épaisses ; chaque coup abattait son homme, tandis que les flèches des indigènes se perdaient impuissantes. On les vit alors s'élancer jusque sur la bouche des canons, et les plus intrépides brisaient la seule flèche qui leur restât pour s'en servir en guise de poignard et combattre leurs ennemis corps à corps. Cette audacieuse tactique, si différente de cette guerre de broussailles à laquelle était accoutumé ce peuple, prouve les ressources de l'esprit guerrier de Makanna, et faillit lui donner la victoire. La force de corps, l'agilité des Cafres aussi bien que l'immense supériorité du nombre allaient peut-être, en quelques minutes, triompher de la faible garnison anglaise, lorsque le vieux chef hottentot Boezak, ami des Anglais, arriva, de fortune, à Graham's-Town, avec un corps de troupes qu'il lança à la rencontre des Cafres. La plupart de leurs chefs étaient personnellement connus du vieux Boezak ; il distinguait sur le champ de bataille leurs guerriers les plus intrépides et les plus redoutables, les désignait à ses gens, habiles chasseurs de buffles, les meilleurs tireurs de la colonie, qui les tuaient sans en manquer un seul. L'attaque furieuse des Cafres fut un instant arrêtée, les Anglais reprirent courage, leur feu devint plus meurtrier, la mitraille moissonnait des rangs entiers, et la fleur de cette nation tomba, fauchée comme l'herbe. A ce massacre épouvantable, succéda la terreur panique ; et, après d'héroïques, de sur-naturels efforts, Makanna fut entraîné dans la fuite des siens.

Plus le gouvernement colonial avait été épouvanté de cette formidable attaque, plus il fut féroce dans son triomphe ; les soldats anglais, unis aux Hottentots parcoururent le pays dans tous les sens ; les habitations et les moissons étaient la proie du feu, les hommes la proie du glaive ; le prophète Makanna fut mis hors la loi, et les habitants furent menacés d'une extermination générale, s'ils ne le livraient mort ou vif. Mais pas un traître ne se trouva parmi ce peuple réduit au désespoir.

La résolution que prit alors Makanna donne de son caractère une idée plus haute qu'aucune des actions de sa vie. Il voulut être la rançon de son pays, et se livrer en otage pour ses compatriotes. Par bonheur, dit l'auteur des *Esquisses africaines* je puis donner à cet égard des particularités authentiques prises de notes recueillies à cette époque par le capitaine Stokenstrom, l'officier entre les mains duquel Makanna s'est livré.

C'était le 15 août 1819, deux femmes de la tribu Ghonqua se présentent au camp anglais ; elles sont envoyées

par Makanna, qui offre de venir lui même traiter de la paix, sous la condition qu'on lui donnera un sauf-conduit ; le chef de l'expédition, qui avait ordre de le prendre mort ou vif, ne peut promettre aucune garantie ; et, le lendemain matin, le chef magnanime entre lui-même au camp, avec cette fierté calme, cet empire de soi-même qui commande aux autres un respect involontaire. "On prétend, dit le chef africain, que je suis la cause de la guerre ; je veux voir si, en me livrant moi-même aux conquérans, je rendra la paix à mon pays." Tels avaient été, un bien petit nombre d'années auparavant, les termes de l'abdication de Napoléon. Et comme Napoléon, Makanna fut jeté dans les fers. Le gouvernement colonial l'envoya à Cape-Town ; et, avec plusieurs de ses compatriotes, coupables comme lui d'avoir combattu pour leur terre natale contre les brigands civilisés, il fut condamné à être emprisonné toute sa vie dans l'île Robben, le Botany-Bay du Cap, lieu infâme assigné à la détention des condamnés, des esclaves rebelles, de toutes sortes de malfaiteurs, et à travailler avec eux dans des carrières d'ardoises.

Dans cette prison, Makanna semblait encore le prophète et le chef des tribus ; cet ascendant caractéristique qu'il exerçait sur tous les hommes ne lui manqua pas ici ; il y avait à peine un an qu'il était captif, et tous ses compagnons d'infortune le reconnaissaient pour leur maître, pour l'envoyé de Dieu parmi eux. Avec leur aide, il livra combat à ses gardes et les désarma. Il s'empara d'une barque et s'y jeta avec les siens ; la barque sombra sous le poids énorme qui la surchargeait. Quelques-uns de ses amis, échappés à ce désastre, ont raconté que Makanna se tint quelque tems cramponné sur un rocher, et qu'on entendit au loin sa voix merveilleusement sonore encourager les malheureux qui luttèrent avec les flots, jusqu'à ce qu'enfin lui-même fut englouti par la tempête furieuse.

Telle fut la fin du prophète Makanna, frère du Christ ; de cet homme qui était plus qu'un homme parmi ses sauvages compatriotes, et qui se fût placé au premier rang parmi les hommes civilisés : plus grand par ses sentimens héroïques et la hauteur de ses desseins que par les actions qu'une trop courte destinée ne lui a pas permis d'accomplir ; marqué surtout de ce caractère particulier aux hommes extraordinaires, prédestinés pour dominer leurs semblables. Makanna était un de ces êtres qui peuvent impunément se donner pour les envoyés du ciel, car ils ont le génie qui prouve leur mission, et il semble, à la profonde vénération, à la confiance mystérieuse qu'ils inspirent, qu'il y a effectivement en eux quelque chose de surnaturel.

Il y a, dit M. Pringle, un sentiment de suprême mélancolie à songer quel merveilleux instrument, pour propager la civilisation parmi les tribus des Cafres, on a perdu par l'infâme traitement qui a détruit ce sauvage extraordinaire ; tandis qu'une politique plus sage et plus généreuse en aurait fait, pour la colonie, un allié reconnaissant, et, pour ses compatriotes, le dispensateur d'éternels bienfaits.

Son nom vit encore vénéré par ces populations, son esprit plane encore sur ces vastes solitudes ; on ne pleure pas sa perte, car on n'y croit pas, et on l'attend toujours dans un sentiment plein d'amour et d'espoir. Nous l'apprenons par un ouvrage récent de M. Kay, qui a résidé quelques années dans ce pays. (*Researches in Caffraria.*) "Telle était la foi universelle dans la puissance surhu-